

Présentation de *Mourir d'écrire*
de Rachel Rosenblum

La lecture du livre de Rachel Rosenblum — car il se situe au carrefour de l'Histoire de la psychanalyse et de la Mémoire — est saisissante ; l'écriture, dans sa justesse, son authenticité, nous permet d'approcher, de saisir quelque chose, de la profondeur de la souffrance des victimes de la Shoah, victimes directes : les rescapés ; et les victimes indirectes cellesqu'ont été les proches des victimes et des survivants, souffrance particulière, au long cours induisant des inflexions du parcours de vie de chacun d'eux. Ce saisissement met en évidence, chez tout lecteur, même chez celui qui n'a pas été directement ou indirectement touché par le cataclysme, que la Shoah a frappé, traumatisé chacun d'entre nous. Cela et si vrai que, presque 80 ans après, les récits, les reliques, les images de la Shoah, ou même leur seule évocation, gardent le même pouvoir traumatique pour nous tous. La Shoah a été un séisme pour la civilisation elle-même.

Mourir d'écrire met sous nos yeux le fait qu'il est des traumatismes inélaborables, des traumatismes qui conservent incarcérés dans une sorte de crypte psychique les éléments capables de le faire resurgir. La constitution de cette crypte a été nécessaire pour sortir du bouleversement psychique de l'état traumatique et pour qu'une vie psychique cohérente puisse s'installer, traumatisme contenu mais non élaboré. Nous mesurons à la lecture de ce livre combien des traumatismes extrêmes mutilent le fonctionnement psychique. Marcel Cohen écrit que la rencontre avec la Shoah conduit à l'« écrasement » du reste d'une vie : « ...pour le juif que je suis, la Shoah à laquelle je n'ai échappé que par miracle, enfant, tandis qu'elle anéantissait une grande partie de ma famille, a représenté un tel écrasement que les autres événements de ma vie sont nécessairement secondaires. » La crypte, comme un trou noir, tend autour d'elle un champ de force qui affaiblit ce qui reste en vie et limite les possibilités de mouvement en particulier la capacité de surmonter d'autres traumatismes.

Laisser s'approcher de la conscience de tels éléments est perçu comme un danger car la remémoration ne serait pas simplement « souvenir » mais réédition du traumatisme lui-même. Témoigner est alors un danger, dire est un danger, écrire en est un autre, et il s'est souvent agi d'un danger de mort. Rachel Rosenblum cite Robert Antelme — Robert Antelme, est l'un des premiers écrivains de langue française à avoir offert un témoignage sur l'univers des camps — : « Le fait d'avoir trouvé les mots pour écrire *L'Espèce humaine* m'a définitivement blessé ». Paul Celan se suicide alors qu'il a trouvé les mots justes, dans la langue même des meurtriers, pour parler d'Auschwitz.

Quelques-uns, comme Sarah Kofman ont d'abord utilisé une écriture qui approchait la crypte, de l'extérieur pourrait-on dire, mais en évitait l'ouverture ; écriture philosophique, « pharmaceutique » disait-elle, — cosmétique dirions-nous aujourd'hui — factuelle, ne laissant pas de passage à l'émotion. Sarah Kofman et Primo Levi ont d'abord pu aborder la Shoah de façon distanciée, en s'appuyant sur la pensée d'auteurs aimés ou admirés, « à travers les mots des autres » dit Rachel Rosenblum, ceux de Nietzsche et de Freud pour Sara Kofman, ceux de Coleridge ou de Dante pour Primo Levi. Les vers de Coleridge, que Levi cite à plusieurs reprises, semblent indiquer la possibilité de la rupture de ce qui le protège encore. *Depuis lors, à un heure incertaine cette angoisse revient, et tant que je n'aurai pas conté l'histoire atroce mon cœur en moi brûlera.* Mais conter l'histoire atroce déclenche la dévastation d'un incendie.

C'est lorsque Sarah Kofman a ouvert la voie à une écriture porteuse de souvenirs et d'affects que se sont ouvertes les voies de la dépression qui devait la conduire au suicide. Ce danger à dire, à évoquer des expériences violemment traumatiques a été constaté, à travers leurs

conséquences dramatiques par différents psychanalystes, stupéfaits de voir que la remémoration, au lieu d'ouvrir la voie à une élaboration du vécu désorganisateur reproduisait l'état traumatique et aggravait l'état de leur patient et en a conduit un certain nombre au suicide.

« Évoquant son analyse, Sarah Kofman parle du moment où sa bouche cesse d'être une sorte de *Bocca Della Verita* d'où sortent des énoncés raisonnables pour devenir un "antre" d'où jaillissent des cris. » Mais elle évoque surtout qu'il faut que ces cris soient entendus. Il faut dit-elle « ... que ces cris ne retentissent pas dans le vide ». En analyse le silence de l'analyste ne suffit pas, ne suffit jamais ; en matière de traumatisme il est redoutable, ce qu'exprime ainsi Sarah Kofman : « Le silence de l'analyste est intolérable. Il est signe, non d'une indifférence aux événements de ma vie, mais d'une dépréciation de ce que j'ai de plus intime. Fin de non-recevoir de mes dons, de ce qui sort de mon ventre, de ce que je produis : ma marchandise alors c'est de la merde ? Autant donc ne rien donner, ne rien dire ; au moins le silence est d'or. Mais ce silence, lui aussi, m'est intolérable. D'où la nécessité impérieuse d'entendre mes paroles reprises et prises... » Critique d'une pratique psychanalytique qui se fiait et se confiait au silence de l'analyste. Leçon pour les psychanalystes d'aujourd'hui, en matière de traitement psychanalytique des états traumatiques : la parole de l'analyste doit prendre et reprendre le discours du patient, mais c'est aussi le cas, à un moindre degré certes, au cours de l'analyse de tout patient chez qui il existe toujours quelques facteurs traumatiques qu'il faut traiter avec précautions. Ce livre nous éclaire aussi indirectement sur la façon dont la part traumatique de la souffrance de ces patients s'est organisée. Je cite Rachel Rosenblum : « Les traumatismes, même extrêmes, n'effacent pas les blessures qui les ont précédées dans l'histoire du sujet. Bien au contraire, ils s'entrecroisent avec ces autres blessures, les multiplient, forment avec celles-ci des constellations délétères dont il s'agit précisément pour la psychanalyse d'identifier les particularités ». Les traumatismes sont en quelque sorte cumulatifs, du moins rendent-ils plus vulnérables aux épreuves traumatiques ultérieures.

Et ce qui est vrai pour les victimes peut l'être pour les bourreaux. Nous rencontrons dans ce livre l'homme — malheureusement c'en était un —, Franz Stangl, qui a commandé les camps d'extermination de Sobibor et Treblinka où il a organisé l'assassinat industriel de plus de 400 000 personnes juives (1200 000 selon certaines évaluations). Il avait organisé dans sa tête un système de clivage : « Je ne pouvais vivre que si je compartimentais ma pensée »... c'est-à-dire en éliminant toute reconnaissance d'une *intention* de sa part, c'est à dire en se considérant comme simple exécutant. Au cours d'entretiens avec une journaliste qui lui avait fait longuement parler de lui il a été peu à peu envahi, non de la reconnaissance intellectuelle d'une responsabilité, mais du sentiment envahissant de sa culpabilité qui s'est accompagné de transformations physiques de sa peau, de l'expression de son visage, « lorsqu'il parle de Treblinka sa parole devient confuse, son visage s'affaisse et passe du rouge au brique ». Il meurt d'une crise cardiaque la veille du dernier entretien prévu avec la journaliste.

Mais la Shoah a aussi provoqué des situations psychiques invraisemblables qui amènent Rachel Rosenblum à se pencher en particulier sur la question de l'imposture.

Très étonnante en effet est la parution en 1995, en Allemagne d'abord puis en 1997 d'un livre, son titre en Français est *Fragments*, son auteur *Benjamin Wilkomirski*, raconte l'enfance pathétique d'un enfant juif dans un camp de la mort et les horreurs auxquelles il assiste... Ce n'est qu'après quatre à cinq ans qu'un journaliste suisse découvre l'imposture : las, il s'agit d'une histoire montée de toute pièce, par un adulte d'une quarantaine d'année qui a traversé une période noire, a tout perdu et entrepris une psychothérapie... Il est l'enfant d'une mère célibataire « achetée » par un couple sans enfant, élevé « convenablement » à Zurich, professeur de clarinette, ayant eu trois enfants, mais dont la vie a été déchirée : séparation

d'avec sa femme, perte de la possibilité de voir ses enfants... Sans doute l'enfance imaginée, dramatique, qu'il raconte, traduit et transpose la dépression profonde qu'il a traversée. La narration mythomanaïque serait née au cours de la psychothérapie entreprise : encouragé à rapporter ses souvenirs anciens il a inventé une sorte de conte, factuellement faux mais exprimant son désarroi et sa dépression du moment. Ce montage mythomanaïque n'a sans doute été possible que grâce à la connivence — espérons l'inconsciente — de sa psychothérapeute. Tout discours mythomanaïque ne se développe que s'il rencontre une forme de complicité.

Ce livre à travers les exemples donnés par des survivants, des victimes d'attentats ou leurs proches, qu'il s'agisse d'expériences d'effroi ou de voyages de mémoire, enrichit notre façon de voir la clinique du traumatisme et son abord thérapeutique.

Paul Denis

18 octobre 2022 – Librairie Gallimard.